

sée par le remous, la bière s'engagea dans le sillage l'*Albatros*, et, ce fut le comble de l'horreur, le cadavre du capitaine se mit à suivre son navire.

Une heure durant, longue comme un siècle, le mort nous poursuivit. Au commencement, il était tout près de nous, face à face avec son assassin, et le Maltais, dont la rage n'était pas encore tombée, se penchait sur le bordage, défiait le cadavre, l'écume aux lèvres, l'injurait, lui montrait le poing. Il nous semblait que nous assistions à un sacrilège.

Puis la surexcitation de Zani disparut, et comme nous, il eut peur. Il cria :

— C'est moi que le mort attend. Délivrez-moi une barque à la mer ; brisez ce cercueil.

Mais nul d'entre nous ne se sentait l'âme assez forte pour braver, le mort, le capitaine, qui, vivant, nous faisait tous trembler. Nous subîmes cette chasse effrayante donnée par le cadavre, et plus d'un pensa qu'il y avait là quelque chose de surnaturel et qu'il nous arriverait malheur.

Enfin le cercueil resta en arrière et disparut. Nous poussâmes un soupir de soulagement.

— Triple ration d'eau-de-vie à tout le monde, cria Zani.

Le fait est que nous avions besoin de nous donner un peu de cœur. Une acclamation salua la proposition du Maltais. Quand on eut pris les trois rations, on en redemanda tant et si bien qu'aucun de nous ne pourrait dire comment le navire a marché pendant la nuit qui suivit la mort de Récat.

Nous n'avions plus de commandement et personne ne voulait en assumer la responsabilité, Zani me l'offrait, je lui répondis :

— Non, car, si j'étais capitaine, mon devoir m'obligerait à te mettre aux fers et à te livrer à la justice dans le premier port où nous toucherions. C'est toi qui as fait le mal. C'est à toi à en supporter les conséquences. Tu es bon marin. Conduis-nous.

On trouva que j'avais raison, et Zani accepta d'être notre chef, à la condition toutefois que nous garderions le silence sur le drame dont nous avions été témoins et que la mort de Récat serait attribuée à un coup de sang.

Nous poursuivîmes notre route ; mais quelque chose de fatal planait sur nous et, à partir de ce jour, rien ne nous réussit.

On remarqua que bientôt le capitaine changeait à vue d'œil. Lui, qui naguère était un joyeux compagnon, faisant gaiement son service à bord, chantant du matin au soir, il devenait triste, sombre, muet. Ses traits se tiraient. Un feu étrange brillait dans ses grands yeux. Sa voix se faisait brève et rude. Une idée fixe le minait. Il s'en ouvrit à moi. En prenant possession de la cabine du capitaine, il avait trouvé dans les papiers de Récat des lettres que la femme et les enfants du mort lui adressaient. Elles étaient si douces, si tendres, ces lettres, que c'était à fendre l'âme. Et Zani ne pouvait détacher sa pensée de cette femme veuve par sa faute, de ces enfants que son crime avait faits orphelins.

Son caractère devint irascible et bizarre. Un jour il nous maltraitait si rudement qu'on regretta presque Récat ; le lendemain, il nous faisait verser de l'eau-de-vie à tire-larigot, et il se grisait avec nous pour oublier.

Cependant, nous avions débarqué notre cargaison à Marseille et nous revenions avec chargement de chanvre pour Calcutta. Comme nous entrions dans la mer des Indes, une tempête nous surprit. Une effroyable tempête. L'*Albatros* dansait terriblement. Des paquets de mer balayaient le pont à chaque instant. Zani s'était amarré au pied du grand mât et j'étais à côté de lui, me retenant de mon mieux à un cordage, lorsque tout à coup le navire fut presque couché à bâbord. Un énorme paquet d'eau arrivait par tribord. Ce n'était pas le premier que nous essayions, et celui-là ne nous aurait pas effrayés plus que les autres, s'il n'avait été marqué par un phénomène surnaturel.

Dans la vague, qui sauta pardessus le pont, nous inondant d'eau salée jusqu'à mi-corps, nous fouettant le visage de son écume, nous vîmes passer, j'en frémis encore, le cercueil du capitaine Récat.

Zani se mit à claquer des dents.

— Le mort ! fit-il, le mort vient me chercher !

Je n'étais pas rassuré non plus et je croyais comme lui que notre dernier jour était venu ; mais, n'ayant pas d'assassinat à me reprocher, j'avais moins peur tout de même.

La tempête se calma, du moins sur la mer, car elle resta dans le cœur et dans l'esprit du pauvre Zani. Le soleil eut beau reparaitre, la vague eut beau se faire molle et berceuse, le Maltais resta en proie à un trouble maladif. En le voyant toujours agité, les yeux hagards, claquant une fièvre perpétuelle, j'ai compris ce que c'est que le remords et le bonheur qu'il y a à rester honnête homme.

Quand le capitaine est comme fou, l'équipage n'est pas à la fête. Six semaines durant, nous endurâmes les vexations, les bizarreries du Maltais. C'était à n'y pas tenir. Il ne savait plus ni ce qu'il voulait, ni où il allait. Il nous punissait sans cesse sans raison, poussé par une folie méchante. Trois fois il nous fit changer de route, si bien que nous nous demandions quand cela finirait.

J'avais été son confident pendant quelque temps : mais maintenant il ne me racontait plus son secret. A quoi bon ! Je le devinais. Je le lisais sur son visage, chaque jour plus altéré. Il pensait à la vengeance qui le poursuivait.

Cependant, un jour, las de cette existence nous délibérâmes pour savoir s'il ne convenait pas de déposer le capitaine, qui ne tenait son commandement que de notre volonté, et qui compromettait, par ses folies, l'existence du navire et les intérêts des armateurs et de l'équipage. Nous venions de nous mettre d'accord sur la nécessité de cette solution, lorsque Zani fit irruption sur le pont, plus terrible à voir, plus égaré que jamais.

— Là ! là ! fit-il, en nous désignant du doigt un point noir sur l'eau bleue.

Nous regardâmes à l'endroit qu'il nous montrait, et nous aperçûmes le cercueil du capitaine Récat, qui semblait venir au devant de nous.

— Cette fois, dit Zani, c'est fini. Je demande pardon à Dieu, à la veuve et aux enfants. De vous, mes amis, j'implore un nouveau service. Puisque le mort vient encore me chercher, livrez-moi à lui.

Nous nous reculâmes et nous refusâmes d'obéir. Alors Zani fut pris d'une espèce de transport. Il nous injuria. Il nous traita de lâches, de faux amis, de traîtres. Personne de nous ne se fâcha des injures de ce fou. D'ailleurs, nous étions terrifiés par la vue du cercueil qui s'approchait toujours.

Déjà il n'était plus qu'à une petite distance de l'*Albatros*. A ce moment, Zani poussa un grand cri, escalada le bordage et se précipita à la mer.

Une minute après, il était arrivé près du cercueil qu'il embrassait convulsivement, et nous l'entendions qui disait au mort :

— Venge-toi ! venge-toi !

Les secousses furieuses qu'il imprimait à la bière détachèrent sans doute le lest insuffisant dont nous l'avions chargé ; car le cercueil, qui jusqu'alors s'était tenu debout, se coucha et Zani se trouva étendu sur la planche immobile comme une statue funéraire sur une tombe. Une mouette passa, s'abattit sur lui, et, d'un coup de bec, lui enleva un œil. Presque en même temps, l'eau se gonfla et nous vîmes émerger le dos d'un requin qui replongea après avoir fait au Maltais une horrible amputation.

Zani ne bougeait plus.

Le mort était satisfait. Il s'éloigna avec sa proie, et nous ne l'avons plus revu. ST-JUERS.

REVUE GENERALE

Les Hongrois à l'Exposition de Paris.—M. Alfred Le Ghaït, ambassadeur belge à Washington.—La campagne anti-esclavagiste.—Conversion au catholicisme de l'impératrice douairière Victoria.—Fondation de la "Tenants' Defence League" en Irlande.

Un parti de Hongrois, fort de 850 hommes et femmes, est arrivé à Paris, afin de visiter la grande Exposition. Ils ont eu une réception enthousiaste de la part des Parisiens ; qu'il suffise de dire que depuis la gare jusqu'à la rue de Lyon ce n'a été, pendant plus d'une heure, que de vifs bravos lancés par les Français à l'adresse de leurs visiteurs.

À la gare, aussitôt que le train fut en vue, les musiciens du Fœrer Poldi se mirent à jouer la marche de Rachoczy. Les passagers, de leur côté, agitaient aux portières des wagons les couleurs de la France.

Dès que les Hongrois eurent mis pied à terre, ils furent reçus par des délégués du conseil municipal de Paris, de

délégués de l'Association littéraire internationale, un bon nombre des membres de la délégation française envoyée en Hongrie, il y a trois ans, et par les tziganes de Szegedin.

MM. Boll, au nom du conseil municipal, F. de Lesseps, ancien président de la délégation française en Hongrie, et de Ratisbonne, prononcèrent chacun un discours à l'adresse des arrivants.

M. Ignace Helfey, député hongrois, remercia d'une voix émue, au nom de ses compatriotes, la délégation pour ses paroles sympathiques, disant : " Je vous remercie de l'accueil touchant que vous nous faites en ce moment. Nous sommes ici huit cent cinquante appartenant à toutes les classes, à toutes les religions, venus, comme vous l'avez dit, pour assister à l'exposition du travail et du génie français. C'est une même pensée de reconnaissance et d'amitié pour votre pays qui nous a unis. Le cœur n'a qu'une politique, celle du sentiment. Nos sentiments ne peuvent changer et ils ne changeront jamais."

La ville de Paris a donné un grand bal au palais de l'Industrie ; il y eut réception officielle à l'Hôtel-de-Ville, et dans la soirée représentation de gala à l'Opéra-Comique. Les Hongrois n'ont pas cru devoir laisser Paris sans aller au Panthéon déposer des couronnes de fleurs sur la tombe de Victor Hugo, poète qui a laissé chez eux un souvenir ineffaçable.

*** La Belgique vient de nommer M. Alfred Le Ghaït envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès des États-Unis. Le nouvel ambassadeur est né à Bruxelles en 1842, et c'est en cette ville aussi qu'il a fait ses études.

Il entra dans la carrière diplomatique en 1865, et il occupa diverses positions dans le département des affaires étrangères pendant cinq ans. En 1870, il est fait secrétaire de la légation belge à Florence, et plus tard à Rome, quand l'Italie changea sa capitale. C'est Rome qu'il vient de laisser pour venir en Amérique. Afin de reconnaître ses hautes capacités, le roi Humbert, avant le départ de M. Le Ghaït, lui a conféré le cordon de son ordre.

On fait de grands éloges de l'habileté du nouvel ambassadeur. C'est, de plus, dit-on, un amateur d'art très enthousiaste.

*** Le cardinal de Lavergne continue toujours, avec ardeur, sa campagne anti-esclavagiste.

Le congrès international organisé par lui et qui devait se réunir à Lucerne, a été remis à une date postérieure, vu que plusieurs délégués français ne pouvaient y assister au jour d'abord désigné.

Lorsque toutes les puissances se seront entendues dans ce congrès pacifique sur une base commune pour atteindre le but, il est à espérer qu'un vigoureux coup sera porté à la traite des noirs, qui se fait encore de nos jours sur une grande échelle dans le Soudan, la Haute-Egypte, le Haut-Congo, et dans les possessions anglaises et allemandes des rives de l'île africain.

Heureusement, disons-le ici, la vente des esclaves est disparue de l'Algérie, de Tunis, du Cap de Bonne-Espérance, du Sénégal et du Bas-Congo.

Tout homme, quelque soit la couleur de sa peau, doit être libre. L'esclavage doit être du passé, et avant peu elle le sera, espérons-le. Le dix-neuvième siècle doit donner la liberté à tous les pays et à tous les peuples.

*** Suivant une prédiction, l'Angleterre, qui avait mérité dans l'antiquité le surnom d'île des saints, en raison de la piété de ses habitants, doit redevenir catholique.

A en juger par les conversions nombreuses qui ont eu lieu depuis un certain nombre d'années, nous sommes portés à croire qu'elle va se réaliser. Après avoir vu la conversion de plusieurs ministres anglicans, du cardinal Newman, du duc de Norfolk, du marquis de Ripon, nous venons d'assister à celle de l'impératrice douairière Victoria, fille aînée de la reine Victoria et veuve de l'empereur Frédéric, récemment décédé. Ce dernier coup a été terrible pour les protestants, quoiqu'ils s'y attendaient quelque peu. Peut-être l'avenir leur ménage-t-il de nouvelles surprises encore plus grandes.

L'impératrice Victoria est une femme distinguée qui mérite l'estime de tous comme épouse, mère et souveraine. Et sa conversion ne manquera pas de produire un grand effet sur son entourage.

*** On n'ignore pas que la ligue agraire d'Irlande a été abolie par ordre du parlement anglais, il y a quelques mois. On déclarait cette société dangereuse pour la paix intérieure, et en conséquence on en défendit les réunions. Depuis cette époque, les patriotes Irlandais se trouvaient sans aucune société. C'était une cause de faiblesse pour leur parti. Aussi viennent-ils de jeter les bases d'une nouvelle ligue (Tenants' Defence League).

C'est le 22 de juillet que les membres du parti irlandais en ont jeté les premières. Elle se donne pour programme à suivre la défense des tenanciers contre les landlords, d'établir un taux raisonnable pour les fermages, de faciliter l'achat des terres par les fermiers etc.

Les tenanciers faisant partie de la ligue seront défendus par elle, à même ses fonds. L'admission des membres est contrôlée par le conseil. Chaque associé doit payer au moins un louis sterling par année. Ceux souscrivant dix louis et plus peuvent être élus membres honoraires.

Cette société, contrairement à l'autre, ne verra pas son existence abrégée par l'Angleterre, vu que ses règlements ont été approuvés par d'éminents avocats.

Les efforts faits par les Irlandais pour avoir le home rule sont au-dessus de tout éloge, et il est à espérer qu'ils seront enfin couronnés de succès. En attendant : Vive l'Irlande !

G. H. M. M. M.